

Source : <https://www.lecho.be/economie-politique/international/general/les-climatologues-en-pleine-etuve-emotionnelle/10047444.html>

Téléchargement 08 09 2018

# Les climatologues, en pleine étuve émotionnelle

07 septembre 2018

Ils étudient chaque jour l'ampleur de la catastrophe climatique, ils font face constamment à son déni. La charge émotionnelle des climatologues est un non-dit pesant.

Mardi, le numéro 3 du gouvernement français était en larmes. Non, pas la larmichette du départ.

**Nicolas Hulot**, maintenant ex-ministre de la Transition écologique et solidaire, était effondré, submergé par la tristesse, la voix étranglée par la déception. Il lui a fallu plusieurs secondes et un peu de chaleur humaine pour reprendre son discours de passation des pouvoirs. Des larmes, il en coule tous les jours sur les joues des environnementalistes: de rage, de frustration, de tristesse, de fatigue, face à l'inaction alors qu'on a le feu aux trousses.

[Beaucoup des scientifiques de l'environnement sont pris dans cette tourmente-là](#). Ils ne le montrent pas. Comme tous les travailleurs, ils se cachent pour pleurer; comme tous les chercheurs ils enfouissent leurs émotions sous la montagne de la rationalité. Pour les spécialistes du climat, la charge émotionnelle est particulièrement lourde. Le titre de la carte blanche d'une chercheuse australienne résume bien leur situation: "[Quand la catastrophe planétaire est votre boulot quotidien](#)" ("The Monthly", juin 2018). Chaque jour, ils alignent les données sur la vitesse et les conséquences du changement climatique, chaque jour, le rythme des mauvaises nouvelles et des sombres découvertes augmente, chaque jour, ils alertent la société civile, mais las, autant remplir d'eau une passoire. Ils sont à peine entendus, encore moins écoutés, alors suivre leurs recommandations...

Jean Pascal van Ypersele

Noir tableau? Rappelons qu'il y a 26 ans, 1.700 chercheurs dont 100 prix Nobel, adressaient une première "[Mise en garde des scientifiques à l'humanité](#)". En 2017, pour le deuxième avertissement, ils étaient plus de 15.000. Le traitement médiatique a duré 24 heures, quand la non-sélection de Radja Nainggolan pour la Coupe du monde de football a fait du bruit pendant des jours. "*Les signaux ne sont pas à l'orange, ils sont tous au rouge clignotant*", souligne **Jean-Pascal van Ypersele**, sommité internationale de la climatologie. *On écoute trop peu les scientifiques qui travaillent sur ces questions-là. Ce sont un peu les vigies en haut du mât qui avertissent de ce que les autres ne peuvent pas voir. On crie depuis 40 ans et le bateau va toujours dans la même direction.*"

## Abandonner la recherche fondamentale

Face à l'inertie, certains ont quitté la recherche pour tenter de faire bouger les choses plus rapidement et avoir un impact direct. En lançant une start-up ou en rejoignant une organisation. Après sa thèse en biologie, **Gauthier Chapelle** ne voulait plus faire de recherche fondamentale, mais entrer dans l'action directe. Il travaille pour la [Fondation polaire internationale](#) où il met en place des outils éducatifs et explore les recherches sur le climat. À la fin de ses conférences, "*il me fallait remonter le moral de tout le monde, le mien compris*". Alors il jette ses forces dans le **biomimétisme** (s'inspirer de

la nature pour innover). Il crée une ASBL, écrit des livres, cofonde une entreprise. *"Pendant quelques années, j'ai cru qu'avec une approche radicale, on pouvait changer les choses. Mais les changements ne sont pas faits à fond et le biomimétisme a été récupéré par le marketing, le business. C'est du biomimétisme de surface. Je n'y crois plus. Je cesse de mettre de l'énergie dans quelque chose qui ne va pas servir."*

Depuis 2015, il se concentre à *"préparer au mieux l'avenir, l'après pétrole"* et porte cette réflexion dans des livres qu'il écrit ou coécrit, notamment avec **Pablo Servigne**. Cela paraît pessimiste. Lui se dit lucide. Et puis, il est ainsi sorti de sa "schizophrénie". Quand il donnait des conférences pour alerter, *"à un moment, j'ai senti que ça devenait toxique pour moi: en public, je jouais à 'on va s'en tirer' alors que je pensais que le monde, tel qu'il est, ne va pas s'en tirer."*

## 40 ans à faire la vigie

Une pensée et un masque, assez répandus chez les scientifiques de l'environnement. Pour ne pas décourager ou démobiliser les autres, ils préfèrent taire leurs pensées profondes. Et, partant, les émotions qui vont avec. Jean-Pascal van Ypersele, qui a été vice-président du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), donne 100 conférences par an et quantité d'interviews. *"Je suis d'un naturel plutôt optimiste, donc je continue à passer beaucoup de temps à alerter, à expliquer, à informer des possibilités d'agir. Je ne supporte pas la question 'Est-il trop tard pour agir?' **Il n'est ja-mais trop tard!** Même si on a perdu des décennies dans l'action climatique. Même si on la commence aujourd'hui ou demain matin, ça permettra au moins d'éviter le pire",* assène-t-il.

"Depuis tout ce temps, on n'a rien fait de substantiel. C'est ça qui est extraordinairement frustrant."

### Jean-Pascal van Ypersele

Climatologue

Les plus fins observateurs remarqueront que son discours se fait plus incisif ces derniers temps: on devrait se sentir *"en guerre, ou engagés dans une course pour la vie"*, il a publiquement **critiqué l'idée d'élargir le Ring de Bruxelles**, il conclut ou commence ses présentations par *"il n'y a pas de planète B"*, etc. Si, dans notre long entretien, le climatologue belge gardait son calme habituel, sourdait toutefois par vagues une exaspération tangible. *"Depuis tout ce temps, on n'a rien fait de substantiel. C'est ça qui est extraordinairement frustrant. Oui, la prise de conscience du danger climatique a augmenté, et sans cela on serait peut-être dans une situation encore pire. Mais c'est une consolation bien maigre. On entend qu'il faut réduire les émissions de CO2. Mais il faut comprendre, vraiment comprendre, que **le problème c'est l'accumulation de CO2 dans l'atmosphère**. Et qu'il ne s'agit pas de diviser les émissions par quatre, il s'agit de **stopper totalement les émissions de CO2**. Évidemment, ce n'est pas facile et donc on peut comprendre que ça n'évolue pas rapidement. Mais on n'a pas fait grand-chose pour prendre le problème à bras-le-corps. Je suis de plus en plus convaincu que ce problème menace l'habitabilité de la seule planète du système solaire qui soit habitable. On est littéralement en train de **scier la branche sur laquelle on est assis**. Et on ne peut pas dire que ce soit au cœur des débats politiques, citoyens, des enjeux entrepreneuriaux. Que cela devienne, s'il vous plaît, un enjeu politique majeur. Pas le seul, mais un des enjeux principaux. Si ce débat reste cantonné au sein d'Ecolo et de Groen, c'est une catastrophe"*, nous dit-il.

## Prendre en compte la charge émotionnelle

La frustration, la colère, mais aussi la tristesse et par moments des sentiments de découragement et d'impuissance sont les émotions dont nous ont fait part tous nos interlocuteurs. D'après eux, elles sont partagées par une bonne partie de la communauté des écologues. Si le sujet est tabou (les sciences bannissent les émotions), la question de leur **charge émotionnelle** commence à affleurer.

Lire plus

- [Déclarons l'état d'urgence environnemental](#)
- [Le grand malaise vert](#)
- ["Produire et consommer moins ? Autant demander aux politiques de s'arracher le foie."](#)
- [Voyager en surveillant son empreinte écologique](#)
- ["La côte belge ne survivra pas sous sa forme actuelle" \(Jean-Pascal van Ypersele\)](#)

Une littérature sur le sujet se développe depuis une dizaine d'années, plus récemment quelques scientifiques abordent le sujet publiquement (**Lesley Hugues** dans la revue "[The Monthly](#)"; **Camille Parmesan**, chercheuse et corédactrice des rapports du GIEC s'est dite en "dépression professionnelle"; **David Griggs**, ex-directeur de l'Institut du développement durable en Australie a reconnu des périodes de déprime dans un documentaire télévisé; **Naomi Oreskes**, historienne des sciences, plaide pour que les scientifiques expriment franchement leurs inquiétudes, etc.).

Enfin, les études scientifiques elles-mêmes commencent à se pencher sur la charge émotionnelle portée par les spécialistes du climat et des écosystèmes (par exemple, **Susan Clayton** dans "[Nature](#)", 2018; **Lesley Head** et **Theresa Harada**, dans "Emotion, Space and Society", 2017).

## Découragement et colère ne sont jamais loin

Cette charge émotionnelle n'est pas anodine. Brillante chercheuse du FNRS (en climatologie et océanographie), **Célia Julia Sapart** a songé, à un moment, à arrêter la recherche pour se consacrer à la communication scientifique. *"Il y a un tel manque de reconnaissance de notre métier. On ne nous dit jamais rien de positif, on doit tout le temps se battre, se défendre. On manque tellement de financement. Parfois, je me suis sentie seule, comme abandonnée de tous. ça m'est arrivé d'en pleurer: après une mission de plusieurs mois en Antarctique – où les conditions sont très dures, où on a cumulé les problèmes techniques, où on est loin de ses proches –, je suis rentrée et j'ai croisé quelqu'un qui m'a dit 'Ah ces histoires de changements climatiques, ça me fatigue'. ça nous blesse, personnellement. C'est comme si tout notre investissement ne servait à rien"*, nous raconte-t-elle.

"Parfois, je me suis sentie seule, comme abandonnée de tous. Ça m'est arrivé d'en pleurer."

**Célia Julia Sapart**

Chercheuse au FNRS

Elle a dû faire face, aussi, à un fléau (en perte de vitesse) qui touche particulièrement les climatologues: **la violence des climatosceptiques**. *"En 2012, j'ai publié dans la revue Nature un article expliquant que déjà à l'époque romaine, il y avait un impact humain sur l'atmosphère. Pendant des semaines, j'ai reçu des e-mails de menaces, d'insultes, qu'on devrait 'me pendre sur un piquet en Sibérie'. ça m'a énormément touchée. Au point que c'est le webmaster de l'institut qui dépouillait mes e-mails avant moi. Aujourd'hui, je me suis fait une carapace et depuis cinq ans, je*

suis beaucoup plus solide face à l'agressivité et au manque de reconnaissance, je réponds de façon claire, sans le prendre pour moi", explique-t-elle.

Finalement, Célia Julia Sapart a jeté toutes ses forces dans la bataille: elle continue la recherche en laissant les émotions de côté et elle communique vers le grand public parce qu'elle est convaincue que les changements viendront par la base, plutôt que sous l'impulsion des dirigeants. **"Il faut garder espoir, être positif, chacun a un rôle à jouer. Ce métier est très dur, mais si on ne se concentre pas sur le positif, on ne peut plus continuer"**, assure la climatologue.

Une attitude comparable à celle d'**Edwin Zaccai**, directeur du Centre d'étude du développement durable à l'ULB. *"Mon mandat en tant qu'académique, c'est de délivrer une connaissance correcte pour montrer les enjeux. Et de former des étudiants en leur donnant une vision juste, en leur montrant les vrais déterminants. Partager du savoir, même si c'est une goutte d'eau, pour moi, ce n'est pas un problème. Reste que ça ne rend pas imperméable au découragement: on voit bien que **la moitié des espèces vont disparaître, que les forêts vont brûler, que la forêt tropicale va sans doute disparaître avec sa faune, que ce sont les plus pauvres qui vont être les plus vulnérables...** Un jour, dans une conférence, je me suis arrêté. J'ai dit à mon auditoire que j'étais désolé de leur expliquer ça, que ce n'était pas mon choix mais que c'était ce que disait la science. Et j'ai conclu sur du positif car je suis contre le fait de culpabiliser, c'est une impasse. Mais ça déstabilise fort."*

Aujourd'hui que l'espoir de vraiment inverser les courbes est très faible, il voudrait trouver des façons de réfléchir à cet échec, à ces perspectives défavorables face à un auditoire. *"On doit vivre avec ça et il faut trouver un nouveau narratif. Il y a un travail mental à faire d'une société qui se croyait invulnérable à une société qui se découvre vulnérable"*, éclaire-t-il.

## Que faire de ces émotions?

Pour le psychologue et écothérapeute français **Jean-Pierre Le Danff**, les scientifiques de l'environnement ont **un travail de deuil à faire**. *"C'est inéluctable. Ils vont faire le deuil d'une trajectoire différente. Et s'il est mené jusqu'au bout, c'est-à-dire en passant par toutes les étapes qui le composent, ce travail de deuil est apaisant. L'acceptation de ce qui est va les rendre plus sereins et mieux placés pour nous aider"*, explique-t-il.

Pour la psychiatre spécialiste de l'écopsychologie **Marie Romanens**, **il est normal de se sentir en désarroi, en colère, impuissant quand on fait face, comme eux, à un déni du réel de la part des autres**. *"Il ne faut pas refouler ces émotions, mais se laisser traverser, les vivre. Ensuite, il faut les partager avec d'autres. Cela ne va pas changer le déni mais cela permet de ne pas se sentir seul et de créer du soutien avec les pairs qui ont les mêmes perceptions. Enfin, il faut les écouter: que me disent-elles de faire?"*, expose-t-elle. Et de rappeler que *"l'émotion est motrice d'action. À partir du moment où l'on est pris d'un malaise, de sensations désagréables, cela nous pousse à changer les choses."*

La psychologue américaine Susan Clayton relève que pour faire face à ces émotions, les scientifiques ont l'avantage de la communauté: travailler ensemble pour un objectif commun est source de soutien et de validation.

Et puis ils s'accrochent à l'espoir de faire quand même une différence. *"Ce n'est pas facile, mais on n'a pas le choix. On est sur une barque qui est en train de couler et j'ai l'impression d'être là avec ma*

*petite cuiller pour écoper l'eau, alors qu'il faudrait une pompe rapide...", se désole Jean-Pascal van Ypersele. Avant de rebondir dans un sourire et une pirouette adressée au public: "L'énergie que j'utiliserais pour me tordre les mains et me lamenter serait de l'énergie gaspillée. Or, **si on a besoin d'une chose, c'est d'efficacité énergétique.**"*

[Cécile Berthaud](#),

Journaliste

Source: L'Echo